

# LES ÉCOLES NOUVELLES

## L'ANGLETERRE ET L'ALLEMAGNE

**V**ous connaissez le mot de Dumas fils qu'on peut lire dans une des vitrines du Musée Carnavalet : « Comment se fait-il, les enfants étant si intelligents, que les hommes soient si bêtes ? Cela doit tenir à l'éducation. »

Peut-être pense-t-on que c'est là une boutade lancée par le grand écrivain dans un moment d'humeur. C'est possible. Mais peut-être bien y a-t-il dans ces paroles une vérité plus profonde qu'on ne le croit.

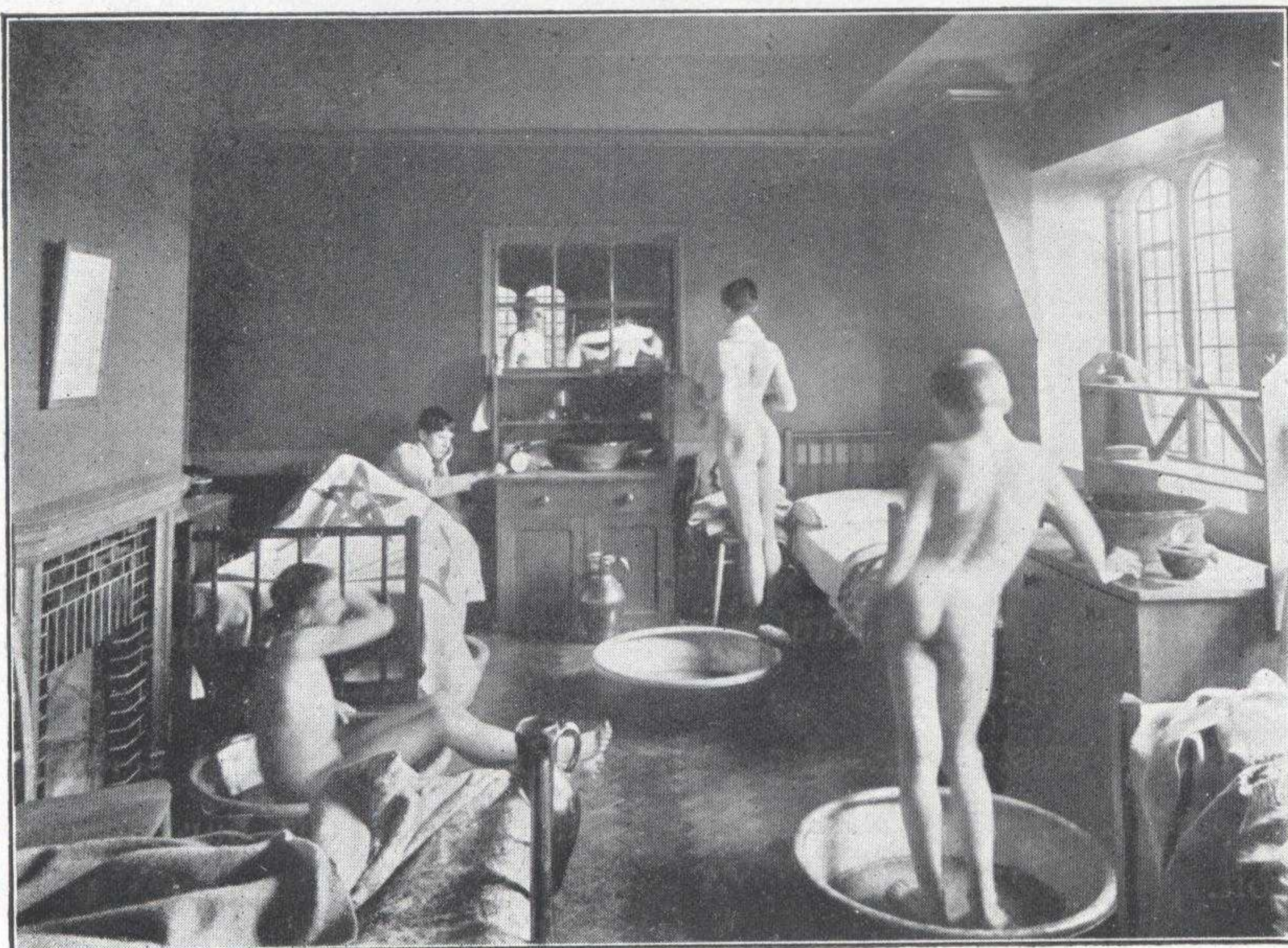
Voyons, lecteur, qui que vous soyez, vous avez été un jour à l'école. Cette école vous a-t-elle laissé de bons souvenirs ? Votre enfance, votre jeunesse, l'âge heureux par excellence, en ont-elles été embellies ? Y avez-vous bu à la coupe de la vie intense et heureuse ? Y avez-vous fortifié votre santé et votre raison, affiné votre bon sens et votre vue, épanoui vos forces musculaires et votre énergie morale ? Répondez ! Et dites-moi si vous aimiez votre école, oui ou non !

Vous restez silencieux ? Vous voyez bien ! J'attendais cet aveu. Que vous ayez été un résigné ou un révolté, cela revient au même : vous n'avez pas reçu de l'école ce que vous étiez en droit d'attendre d'elle. Docile, vous avez courbé votre échine sous la fêrule et votre intelligence sous le joug d'une culture intellectuelle intensive et déprimante. Aujourd'hui vous jugez le mal nécessaire et vous y soumettez vos enfants. Vous ne voyez pas que vous avez laissé sur ces bancs de l'école tout ce qui faisait votre force pour l'existence entière : votre joie de vivre.

Insoumis, vous avez lutté contre l'autorité qui voulait vous mater. Vous avez fait front contre le maître, rejetant en bloc et sans contrôle tout ce qu'il vous apportait : bien et mal, vérité et erreur. Vous avez bâclé vos devoirs, sali vos cahiers, méprisé le pion, maltraité sans pitié les biens meubles et immeubles de l'Etat. Aujourd'hui vous voudriez tout bouleverser pour mettre à la place quoi ?... quoi ? la liberté absolue de l'enfant ? ou une nouvelle tutelle impitoyable et désastreuse ? Vous avez conservé votre énergie, c'est bien, mais des bienfaits de l'école, des efforts de vos maîtres, des sacrifices du budget public, vous ignorez tout. Heureux encore si vous n'avez pas appris la feinte, la tromperie organisée, le mensonge, l'utilitarisme mesquin et ce jeu vil qui consiste à exploiter à son profit égoïste toutes les notions saines et saintes et jusqu'au désintéressement d'autrui.

L'école ! Pour combien ne fut-elle pas le lieu de torture physique et morale ! Combien n'a-t-elle pas tordus et faussés pour la vie ! On redresse la scoliose, on ne redresse pas les mentalités fourbues, les intelligences dévoyées, les caractères dénaturés. Et c'est là ce que l'école actuelle — bien malgré elle, je le dis très haut — fait souvent, plus souvent qu'elle ne le voudrait et qu'on ne le pense. De même que le surmenage intellectuel ne se trahit qu'exceptionnellement tant que l'enfant est encore sur les bancs du collège, mais qu'il apparaît plus tard, souvent seulement entre la vingtième et la vingt-cinquième année, sous forme d'inaptitude au travail suivi, de manque de goût pour la vie, de découragement et de résignation précoces, ainsi, et à plus forte raison, les déviations psychiques sont-elles difficiles à diagnostiquer. Mais que nos systèmes pédagogiques contri-





ABBOTSHOLME. — AU RÉVEIL. LE TUB.

buent à les créer, ces déviations, qu'ils tendent à faire de nos jeunes gens des hommes veules et incapables, las de vivre et impuissants, inaptes aux grands enthousiasmes et aux actions viriles, c'est ce qu'il n'est plus permis de mettre en doute.

La preuve en peut d'ailleurs être faite. Qu'on prenne deux cents enfants sortis du même milieu social et ayant reçu la même préparation, qu'on en mette cent dans un lycée, les autres dans une « Ecole nouvelle » et au bout de dix ans on verra le résultat,

soit que le jeune homme entre dans les études supérieures, soit qu'il se voue à l'industrie ou au commerce.

Qu'est-ce donc que ces « Ecoles nouvelles » ? C'est ce que je me propose de montrer ici. Mais auparavant, qu'il nous soit permis de préciser encore un point :

Qu'est-on en droit d'attendre de l'école en général ? Et dans quelle mesure, lecteur, l'école où vous avez été élevé a-t-elle répondu à cette attente ?

La première chose que l'on puisse et que l'on doive attendre de l'instruction publique est qu'elle ne nuise pas à l'enfant, je veux dire à son développement normal et intégral. Est-ce le cas ? Ne transmet-elle à l'enfant que des valeurs positives ? On ne saurait l'affirmer.

Ecoutez le procès que fait de l'école française le regretté sociologue Demolins ! La critique s'applique aussi bien à la grande majorité des écoles d'Europe. Je l'emprunte à l'article que lui a consacré M. G. Bertier, dans la *Science Sociale* d'Août-Septembre 1907.

« C'est au milieu des villes, des miasmes et des fumées qu'on a l'ambition de développer et de fortifier cette frêle chose qu'est un corps d'enfant. Et il semble qu'on multiplie comme à plaisir ces chaînes et qu'on lui mesure l'air avec parcimonie. On enferme le maximum d'enfants entre de grands murs qui les mettent bien à l'abri de l'air,



ABBOTSHOLME. — LA CHAPELLE.



de la lumière et de la vie réelle; on leur donne comme terrain de jeu des cours tristes, hermétiquement closes, et ils ne connaissent guère d'autre distraction et d'autre exercice qu'une promenade en file indienne, dans les rues d'une ville, sous la férule d'un pion. Si, dans un collège, la gymnastique est organisée, c'est dans une salle soigneusement fermée, où la poussière, religieusement conservée et sans cesse accrue, emplit les poumons de l'enfant et enlève à l'exercice tout profit. La gym-



ABBOTSHOLME. — LA SALLE A MANGER.

nastique, dans nos collèges français, sous la pression de cette logique immanente qui règle tout chez nous, a pris la forme d'une grammaire : elle est devenue une série ennuyeuse et rebutante de mouvements cassés et démembrés, qui sont à peine le schéma de la vie.

« Tandis que grandit parmi les jeunes Français l'amour des exercices physiques, le professeur reste majestueusement drapé dans sa redingote noire et ne connaît en fait de sports que les récits des anciens Grecs. De cette antinomie de pensées et de goûts, naît une opposition entre le maître et l'élève qui ne fera que se développer dans le régime de la constante méfiance.

« Il faut donc secouer le joug, car de continuer à élever nos enfants entre quatre murs et « sous un régime claustral qui serait anti-hygiénique même pour des vieillards, c'est un procédé stupide et barbare, contre lequel il faut soulever enfin l'indignation publique. »

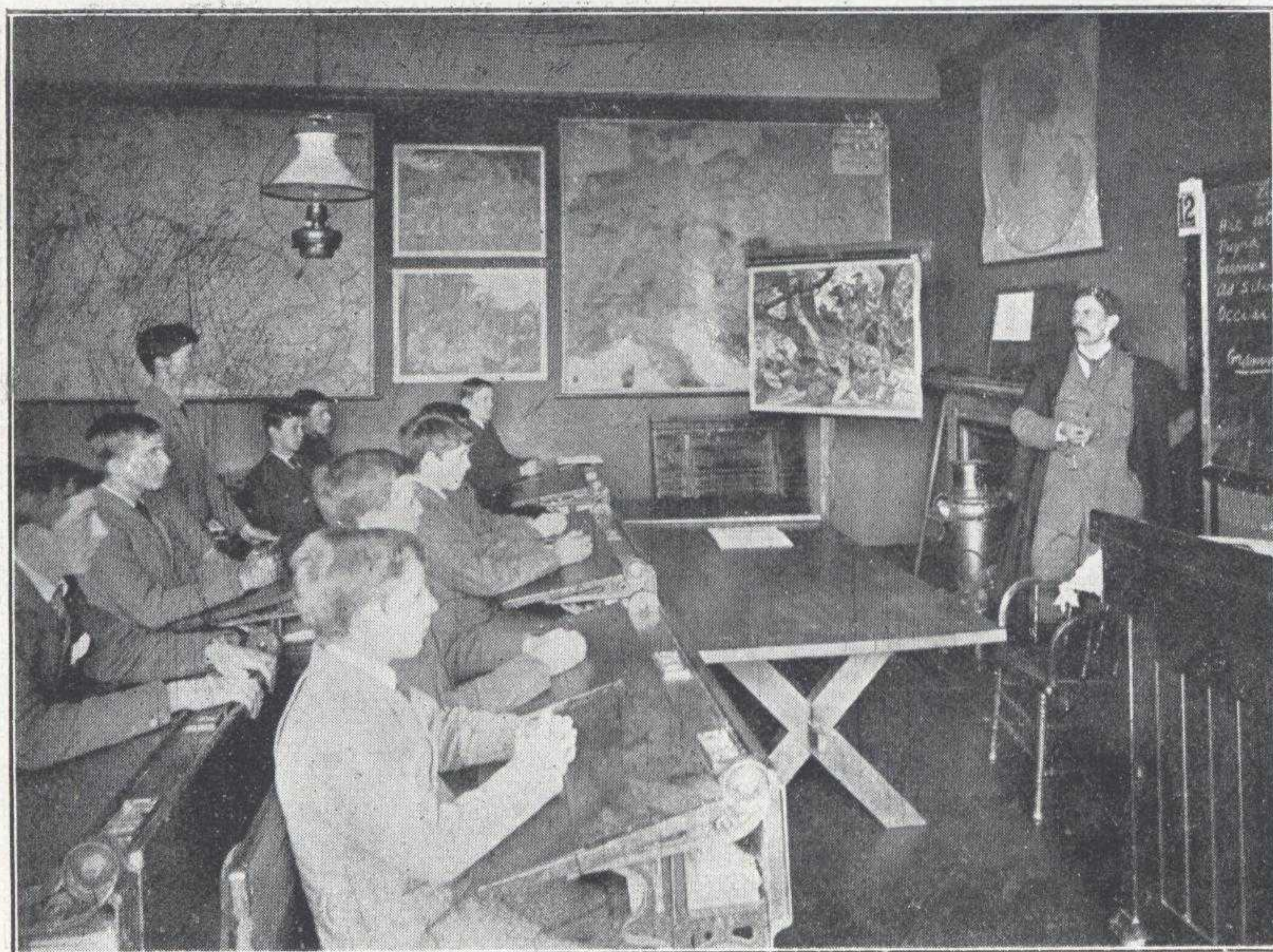


ABBOTSHOLME. — LE COURS D'HYGIÈNE.

« Sur cette éducation physique si peu vivante et vivifiante, se greffe une éducation intellectuelle toute faite d'éléments morts, tout entière tournée vers le passé, toujours rétrospective et jamais « prospective » selon le mot de William James.

« Elle ne cherche à avoir aucun contact avec la vie réelle, parce qu'elle n'a pas la vie pour but, mais uniquement l'examen. Il s'agit donc uniquement de préparer l'élève à l'examen, non en formant son intelligence, en la rendant





ABBOTSHOLME. — LE COURS D'HISTOIRE ROMAINE.

lire dans le texte Homère ou Virgile. On enseigne la grammaire à l'allemande, avec le plus possible de subtilités et de distinctions. La lecture des auteurs, qui devrait être la tâche essentielle, est complètement sacrifiée à l'étude ennuyeuse et inutile des formes. On ne sait ni le grec ni le latin. Sait-on mieux le français ? Il est relégué au second plan, et ce sont, ici encore, moins les grands auteurs qu'on étudie que les formes grammaticales et les distinctions logiques. La géographie et l'histoire, qui devraient former la base de l'enseignement, sont considérées comme tout à fait accessoires.

« Les sciences, qui éveillent l'attention de l'enfant, lui apprennent à regarder et à bien voir, et qui, suivant leurs objets et leurs méthodes, donnent aussi bien l'esprit de finesse que l'esprit de géométrie, les sciences n'existent ni dans les programmes, ni dans les classes.

« Le dessin, qui devrait être d'usage aussi courant que l'écriture, est, lui aussi, sacrifié.

« Quant aux langues étrangères, sans la connaissance desquelles il n'y a ni commerce, ni indus-

apte à des tâches nouvelles, à des réponses imprévues, à de petites découvertes, mais en gavant sa mémoire pour qu'elle retienne, au moins quelques jours, le maximum de connaissances inertes et desséchées. Le fond de l'enseignement sera formé par les langues mortes, auxquelles on consacre la moitié de ces précieuses années d'études, et que d'ailleurs tous ignorent à l'envi. Par elles, on prétend initier l'enfant aux éternelles beautés des littératures antiques, mais aucun écolier n'est capable de



BEDALES. — VUE DE L'ÉCOLE.



trie, ni même travail scientifique possibles, on y consacre fort peu de temps et on les enseigne sottement, à la manière des langues mortes.

« A quoi donc vise cette déplorable instruction? — car d'éducation on ne parle pas.

« A faire des fonctionnaires. « Le collège d'aujourd'hui, dit M. Lavis, est l'antichambre « de tous les bureaux. »

Ce tableau est-il trop noir? Certes, depuis le collège du temps de Demolins, on a réalisé quelque progrès. A-t-on relégué au second plan tout ce qui pouvait nuire au développement intégral de l'enfant? Le lycée actuel est-il à l'abri de toute critique? Plaise au ciel que ce soit le cas!

Ce que l'on doit attendre de l'école, le voici en deux mots :

L'école doit tenir compte de la nature psychologique de l'enfant et s'adapter aux lois de son développement.

L'école doit préparer l'enfant à la vie contemporaine.

Elle doit le former non en vue d'un passé lointain — qui nous délivrera des Grecs et des Romains? — mais en vue de la vie sociale actuelle. Elle doit lui donner des connaissances qui lui ouvrent l'esprit et lui soient utiles pour la vie ou pour sa formation intellectuelle, et non des connaissances mortes, sans portée. Ou mieux, elle doit amorcer son intérêt du côté de l'acquisition de connaissances utiles — au sens le plus « désintéressé » du terme comme au sens propre — et pour cela lui enseigner à travailler par lui-même, intelligemment. Autant vaut pour lui la liberté de la jungle et l'absence de toute culture, qu'un travail au-dessus de la portée de ses goûts et de ses intérêts, où domine souvent la pure mémorisation, travail déprimant au premier chef.

Et surtout l'école doit tenir compte de la nature intégrale de l'élève : de son corps, de son intelligence, de son équilibre moral.

Est-ce si difficile que cela?

Dans le domaine de la culture physique, on a déjà fait, ces dernières années, des pas de géant, c'est le cas de le dire. L'hygiène de la classe est l'objet de soins de plus en plus attentifs. Le sport gagne du terrain. On dit même que, de-ci de-là, il en est fait abus. Mais pourquoi faut-il que la gymnastique se fasse si souvent encore en vase clos, je veux dire dans des salles fermées de toutes parts, quand il est si facile de l'établir dans des hangars ouverts? Pourquoi surtout néglige-t-on le travail physique, les métiers manuels, dont la valeur éducative physique et plus encore morale a été mise en lumière par tant de physiologistes et de psychologues? Un peu plus de culture du corps, loin de nuire à l'intelligence, ne ferait que renforcer la puissance de l'esprit. Car, si l'on évite le surmenage physique, le vieil adage reste toujours vrai dans ses grands traits : *mens sana in corpore sano*.

On croit, par ailleurs, avoir tout fait pour l'intelligence lorsqu'on en a meublé les moindres recoins d'idées et d'abstractions. On est loin de compte! Il y a un abîme entre l'instruction et l'éducation intellectuelle, pour le moins autant qu'entre la simple ingestion des aliments et leur assimilation par l'organisme. L'esprit est une manifestation de la vie, or vivre c'est s'adapter, réagir, se différencier, concentrer sa puissance, en un mot progresser. Quand un enfant fixe son attention, suppose, essaye, conclut, il ne fait autre chose que balbutier les premières lettres du mot « science ». La science, dit Claude Bernard, procède par observation, hypothèse et vérification pour établir des lois relatives. Ainsi fait l'enfant devant la nature et devant l'histoire. Ainsi faisons-nous tous, sans nous en douter, avec plus ou moins de savoir-faire et de bon sens,





BEDALES. — STEEPHURST. MAISON DES FILLES.

individuelle et sociale de l'être humain ? Vivre moralement, c'est pratiquer l'économie bien entendue de nos facultés et de nos énergies en vue d'accroître et de magnifier les puissances saines de notre nature et de les faire servir à assurer toujours plus l'équilibre et l'harmonie du milieu social où nous vivons. Que l'on y prenne garde : tous les préceptes de la morale se ramènent à l'une ou à l'autre de ces fins. Et comment l'enfant parvient-il à fixer en soi, je ne dis pas dans sa mémoire, mais dans la partie la plus profonde et la plus spontanée de son être, ces préceptes d'hygiène morale qui le conduiront à travers la vie ? Tout simplement en vivant, en observant, en imitant et, un peu, très peu, en réfléchissant, en raisonnant. L'école peut-elle, dans ces conditions, être moralement neutre ? Le maître ne parle-t-il pas, ne juge-t-il pas, ne loue-t-il ni ne condamne-t-il selon certains principes moraux qui le gouvernent ? Les camarades n'ont-ils pas leur volonté, leurs caprices, leur raison, leurs mœurs particulières, leurs conventions et leurs préjugés ? Voilà l'éducation morale soi-disant absente. Laisse-t-on ces influences s'exercer spontanément, la formation morale sera lente, chaotique, obscure, souvent faussée et viciée pour la vie : les notions d'hygiène psychique qui en découleront seront aussi absurdes que celles d'hygiène physique des rebouteurs

lorsque nous émettons un jugement ou que nous tirons une conclusion.

Enfin, que l'école ait un devoir moral vis-à-vis de la jeunesse qui lui est confiée, c'est ce qui saute aux yeux. Je sais bien que le mot de neutralité scolaire est à la mode. Mais regardez-le à la loupe : il se désagrège en un conglomerat de non-sens ! La morale, une expression si grande qu'elle effarouche les uns et fait rire les autres ! Ramenons-la à ses proportions humaines. Qu'est-elle sinon l'hygiène de l'âme, l'hygiène



BEDALES. — MENUISERIE.





BEDALES. — TRAVAUX DE TERRASSEMENT.

ou des ignorants. Donc il faut concevoir une éducation morale consciente et la réaliser par delà les obstacles de la route.

L'éducation morale est-elle si complexe qu'il faille y renoncer ou la confier à des spécia-



ILSENBURG. — TRAVAUX DE FENAIISON.



listes ? Non, elle est simple pour ceux qui ont un esprit simple, sain et équilibré. Elle consiste à faire aimer aux petits le bien et haïr le mal. Ils en ont tous, plus ou moins, l'instinct inné. Lisez-leur une « histoire » et vous verrez leurs yeux briller aux exploits des héros, leurs fronts se plisser aux méfaits du traître. Qu'ils trahissent leur sentiment et les voilà liés vis-à-vis d'eux-mêmes, souvent pour la vie.

Les adolescents, plus raisonneurs sans être beaucoup plus raisonnables, demandent souvent pourquoi le bien est bien. N'analysez pas avec eux les mobiles les plus cachés de l'âme. Guyau l'a dit : l'analyse tue le sentiment. Mais montrez-leur l'unité des lois de la nature construisant, des êtres les plus infimes jusqu'à l'homme de génie, l'édifice d'harmonie interne, souvent aussi d'harmonie sociale, qui, envers et malgré tout, par la ruse ou par la violence, se fait jour et grandit : tour de Babel insensée qui monte de la terre contre le ciel, de l'être contre le non-être, de la Vie contre le Néant.

Milieu où puisse s'épanouir la vie du corps, milieu où se nourrisse et se fortifie la vie de l'esprit, milieu où se forge et s'affermisse la vie de l'âme, telle peut et doit être l'école.

Est-elle ce qu'elle doit être ?

Non !

Peut-elle le devenir ?

Oui !

C'est à devenir dignes d'être appelées les Ecoles de la Vie que travaillent les « Ecoles nouvelles ». Chacune travaille à sa façon, toutes tendent au même idéal. Que sont-elles ?

\*  
\* \*

Un grand domaine à la campagne. Des prés, des bois, des étangs, des bâtiments de ferme. Vous entrez. Des enfants et des adolescents, en maillot et en culotte de drap, tête nue, mollets nus, travaillent aux champs. D'un atelier largement ensoleillé vous arrive le bruit des coups de marteau et le grincement des scies. Une maison d'habitation s'ouvre devant vous. Tout y est clair, propre, avenant. Une main féminine a manifestement contribué à la décoration artistique des pièces. Des rires frais résonnent à l'étage où le linge blanc est empilé dans de hautes armoires. Des taches de soleil dessinent sur les dalles la découpe des vitraux colorés. Le calme, la santé, la joie émanent de partout et vous remplissent la poitrine comme d'un effluve odorant.

Où êtes-vous ? Dans quelque phalanstère idéal ? Dans une cité de rêve ? Dans l'irréel anticipé d'un état social emprunté à l'âge d'or de l'avenir ?

Vous êtes dans une Ecole nouvelle.

Une Ecole nouvelle ! Vous y restez trois jours. Votre étonnement va croissant. Une jeunesse joyeuse et insouciante va du travail intellectuel au travail physique, des jeux aux exercices d'art : les uns font de la peinture, d'autres jouent d'un instrument de musique. Les maîtres et le directeur vont et viennent, donnent un coup de main par-ci, plaisantent par-là, reprennent avec un sourire, jouent, labourent, excursionnent avec les jeunes, vivent leur vie. Sous les arbres, deux petits élèves organisent des jeux avec les bébés de la directrice.

Mais j'entends votre question. Tout ceci est très neuf, très gracieux, mais comment arrive-t-on à ce résultat ? Comment fait-on pour n'avoir presque pas à punir ? Comment conduit-on ce troupeau d'enfants folâtres jusqu'au seuil ingrat du baccalauréat ?



Une vie harmonique, une « exploitation » judicieuse des lois psychologiques de l'enfance, et le résultat qui vous étonne est atteint. N'allez pas croire d'ailleurs que ce soit ici l'idéal sur la terre. On arrive petit à petit au point où nous sommes. Il y a, ici comme ailleurs, des mentalités récalcitrantes, de jeunes déséquilibrés, des esprits inintelligents. Ceux-ci s'assainissent. Les autres, ceux qui sont sains de corps et d'esprit, accroissent leurs forces corporelles, leur clairvoyance intellectuelle, leur énergie morale.

Si, au lieu de rester trois jours, vous restez trois mois, vous serez fixé sur les grands



ILSENBURG. — CAUSERIE MORALE AU MILIEU DE LA FORÊT.

traits de cette « éducation nouvelle », qui n'est nouvelle que parce qu'elle est aussi vieille que le monde, aussi simple que le sens commun — aussi rare que le bon sens.

Dessinons-en, si vous le voulez bien, la caractéristique sous forme de tableau schématique et nous pourrons constater ce qui suit :

1° *Education Physique* : Vie à la campagne. Eau, air et lumière en abondance. Travaux manuels obligatoires pour tous les élèves : agriculture, menuiserie, jardinage, forge. L'équilibre et la santé du corps considérés comme la condition primordiale de la santé de l'esprit.

2° *Education Intellectuelle* : Non pas érudition ni mémorisation imposées à l'enfant du dehors au dedans, mais réflexion et raison s'exerçant du dedans au dehors. Partir du fait pour s'élever à l'idée. Pratique de la méthode scientifique : observation, hypothèse, vérification, loi.

3° *Education Morale*. Non pas autorité qui s'exerce du dehors au dedans, mais liberté morale qui se crée une règle individuelle et sociale du dedans au dehors. L'émancipation de l'autorité se fait par le mérite personnel. La liberté morale doit être conquise. Education à l'initiative, à la responsabilité, au *Self government*.

— Théorie, dira-t-on !

— Réalité, répondrai-je, réalité vécue dans les Ecoles nouvelles. Ce qui vous rend sceptique,





ILSENBURG. — UNE SCÈNE DE « TIBERIUS GRACCHUS ».

c'est que vous avez lu quelques-uns de ces mêmes mots sur l'en-tête d'un trop grand nombre de prospectus scolaires qui promettaient de « faire des hommes de volonté, d'énergie et d'initiative » ! Ici, chacun de ces termes répond à une réalité, ou tout au moins à un idéal bien proche, un idéal dont on connaît les chemins d'approche et à l'assaut duquel on monte selon un plan tactique mûrement étudié.

\*  
\* \*

L'éducation nouvelle, ai-je dit, est vieille comme le monde. Disons plutôt que ses lois, comme celles de la nature, ont régi les phénomènes de toute éternité, longtemps avant que l'homme en ait saisi le mécanisme. Mais, dès le moyen âge, des esprits clairvoyants en avaient esquissé les grandes lignes. Les boutades de Rabelais et les conseils avisés de Montaigne placent ces deux penseurs au rang des précurseurs de l'éducation moderne. Rousseau, tout hérissé qu'il soit de paradoxes, en a été le génial théoricien. D'autres noms seraient à citer : Comenius, Basedow, Salzmann, Pestalozzi, Fröbel. Mais tous ceux-là furent des génies intuitifs : ils tirèrent de leur science innée des conclusions avant la lettre.

C'est à la science psychologique moderne que l'on doit l'essor nouveau et définitif de la pédagogie nouvelle. A cet égard la littérature volumineuse concernant l'éducation, avec ses centaines d'ouvrages gros ou petits, ne vaut pas le contenu de quelques petits livres récents tels que les *Causeries psychologiques*, de William James, ou la *Psychologie de l'Enfant*, d'Edouard Claparède.

Jusqu'ici, théoriciens et praticiens de l'éducation étaient séparés par un abîme. Les premiers énonçaient des règles que les seconds déclaraient inacceptables, lorsqu'ils ne se contentaient pas tout bonnement de les ignorer et d'en faire à leur tête.





HAUBINDA. — LA FÉNAISON.

Le mérite inappréciable des pionniers de l'éducation nouvelle est qu'ils ont tâché de faire la synthèse entre la théorie et la pratique, ou mieux, de conformer la pratique à une théorie prudente et rationnelle, ennemie des trop vastes abstractions comme des mesquineries trop



HAUBINDA. — TRAVAUX PRATIQUES DE MENUISERIE.



étroitement logiques. La vie de l'esprit n'échappe pas aux lois, mais ces lois, comme tous les phénomènes de biologie, sont des « constantes » dont mille incidents viennent altérer le cours. Qu'on cherche à définir la nature des réactions individuelles ou sociales, qu'on étudie l'évolution d'un élève ou les réactions d'une classe entière, il entre toujours, dans les conclusions qu'on tire, une part restreinte de certitude et une part considérable de probabilités. Pour être bon pédagogue, il faut plus qu'un cerveau documenté, il faut une main souple et ferme. Jamais la science psychologique ne suppléera à l'intuition psychologique. Mais combien plus riche, plus sûre, plus profonde sera l'intuition de qui aura longuement peiné à acquérir la science !

A tout seigneur tout honneur. Le premier pionnier de l'éducation nouvelle est le Dr Cecil Reddie qui fonda en 1889 près de Rocester, dans le Derbyshire (Angleterre), la *New-School* ABBOTSHOLME. Né en 1858, à Londres, docteur en médecine et en sciences naturelles de l'Université d'Edimbourg, auteur d'un ouvrage satirique sur les travers des Anglais : *John Bull, his origine and character*, Reddie ne craignit pas de heurter de front les coutumes pédagogiques les plus invétérées du pays le plus conservateur qui soit.

L'école d'Abbotsholme fut l'inspiratrice de la plupart des Écoles nouvelles d'Europe et d'Amérique. C'est là que l'Allemand Hermann Lietz et le Français Edmond Demolins virent pour la première fois leur idéal réalisé. Initiateurs de l'éducation nouvelle dans leurs pays respectifs, ces deux hommes empruntèrent, de leur propre aveu, la plupart des détails d'organisation de leurs œuvres à l'œuvre du Dr Reddie. Abbotsholme est, encore aujourd'hui, l'école-type d'où les idées modernes d'éducation selon la nature rayonnent dans le monde entier.

L'originalité de cette école consiste, à première vue, dans l'harmonieuse répartition des activités au cours de la journée. Les classes ont lieu le matin ; l'après-midi, de deux à quatre heures, est réservée aux travaux manuels et aux jeux en plein air ; l'étude a lieu de quatre heures et demie à six heures. La soirée est consacrée à la vie sociale et à l'art. Le régime est simple et hygiénique. Si on se lève tôt, c'est après une nuit de neuf à dix heures de sommeil. Tout luxe est exclu. De même qu'on dort la fenêtre ouverte, les activités de la journée entière, ou presque, se déroulent en plein air : leçons, dans la mesure du possible, repas, lectures, travaux physiques, jeux. L'air, la lumière et l'eau ne sont-ils pas les agents de santé les plus puissants ? Le bain froid en plein air figure deux fois sur le programme quotidien : le matin, au saut du lit, et après les exercices violents de l'après-midi. On sait que les hygiénistes sont unanimes à vanter les bienfaits du bain sur l'organisme, particulièrement sur le système nerveux, fondement de toute la vie psychique. Le matin, une course d'un kilomètre assouplit les jarrets et inonde les poumons d'air pur.

Les vêtements sont ceux qui conviennent à de jeunes éphèbes accoutumés à la vie en plein air : linge souple, genre Lahmann ou Jaeger, linge empesé exclu ; jaquette de sport à ceinture, pantalon court, béret souple bleu ou rouge, qu'on ne porte d'ailleurs presque jamais. Pour les travaux physiques et les sports : culotte de drap flottant au genou, maillot, sandales ouvertes.

La nourriture est simple, saine et fortifiante : beaucoup de laitages, de farineux, de légumes, d'œufs, de fruits ; peu de viande et d'épices ; pas de boissons alcooliques ni d'excitants.

Cette vie simple, un peu spartiate, fait le bonheur des élèves, enfants et jeunes gens sortis non point des classes populaires mais bien de la société fortunée de l'Angleterre. Si les besoins de son corps et de son esprit sont satisfaits, l'enfant apprécie la vie même un peu rude du sau-

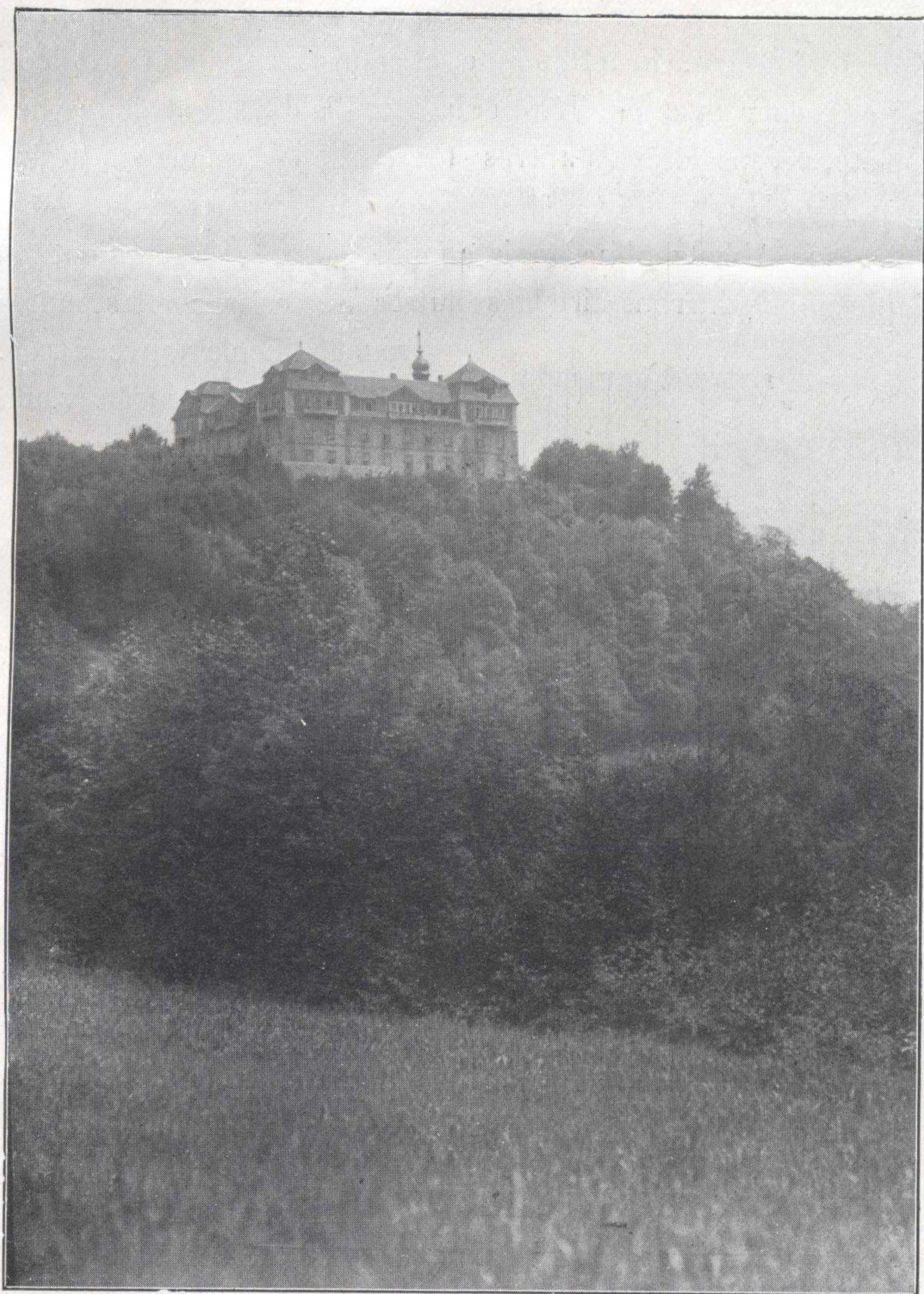


vage ou du primitif. N'est-il pas un peu sauvage lui-même de goûts et de tempérament ? Laissez à l'enfant le loisir de satisfaire ses passions : qu'il ait des animaux à élever, des huttes à construire dans les arbres ou des cavernes à creuser. Il faut que le « petit d'homme » comme l'appelle Kipling dans le *Livre de la Jungle*, soit un bon sauvage, s'il veut devenir un jour un bon civilisé. Le Dr Reddie est un des premiers à l'avoir compris, le premier, à ma connaissance, à avoir transporté cette notion dans la pratique. Selon lui, l'homme parcourt sept étapes sociales qui marquent l'évolution de la civilisation humaine. Durant cette ascension il apprend à dominer successivement le monde animal, le monde végétal, le monde minéral et, enfin, lui-même. Voici, d'après lui, quelles sont ces sept étapes :

1<sup>re</sup> *Etat primitif : les chasseurs et pêcheurs.* — A Abbots-



HAUBINDA. — MAISON D'ÉLÈVES.



ÉCOLE DU D<sup>r</sup> LIETZ. — CHATEAU DE BIEBERSTEIN.

holme, les élèves chassent, pêchent, détruisent les animaux nuisibles.

2<sup>o</sup> *Les pasteurs.* — Les enfants élèvent et soignent des animaux utiles.

3<sup>o</sup> *Les fermiers, forestiers et jardiniers.* — Les élèves utilisent des plantes pour les besoins de l'homme.

4<sup>o</sup> *Les artisans.* — Ils travaillent la terre, le bois et les métaux.

5<sup>o</sup> *Les commerçants.* — Ils participent à la distribution et à l'échange des valeurs et produits, tiennent la comptabilité de l'école, etc.

6<sup>o</sup> *Les chefs pratiques,* directeurs de travaux, architectes, ingénieurs, etc. — Ils construisent en commun des hangars, des pigeonnières, de petites maisons, des ponts ; ils visitent des fabriques, etc.

7<sup>o</sup> *Les chefs sociaux,* directeurs de la vie nationale,



hommes d'Etat, professeurs, etc. — Ils participent au gouvernement de l'école, jouent le rôle d'organiseurs et, sous le nom de « préfets », surveillent l'éducation des plus jeunes et contribuent au maintien de l'ordre (1).

Objecte-t-on que c'est là une plaisanterie ? La similitude de la vie individuelle et de la vie ancestrale n'est pas un mythe. Elle est un fait établi. Elle entraîne cette loi que chaque âge présente une mentalité à part dont la psychologie fixera peu à peu la caractéristique générale. Or, si chaque âge a ses besoins, il importe, pour l'équilibre et la santé de l'être psychique, qu'ils soient satisfaits. C'est à quoi vise le Dr Reddie. Et si ces besoins sont satisfaits, si l'équilibre règne dans l'esprit, le désir de savoir, la puissance au travail, la capacité de l'effort croissent au centuple chez l'enfant ou l'adolescent et la culture tout entière de l'esprit y gagne. De ces jeunes sauvages qui pratiquent le *self government*, le Dr Reddie fera l'élite de l'Angleterre, élite intellectuelle et morale. Tout gouvernement, avant tout celui qui est le plus démocratique, a besoin d'une élite. C'est à former cette élite que le fondateur d'Abbotsholme tend avant tout.

« Le type que nous avons l'intention d'élever dans notre école, écrit-il, c'est cet être supérieur, pleinement développé à tous égards — *all round* — qui devrait diriger notre pays, non pas parce qu'il a de l'argent, un rang qu'il doit à sa naissance, des relations influentes ou qu'il possède des brasseries, mais parce qu'il est représentant du droit divin, de ce qu'il y a de divin, c'est-à-dire de supérieur dans l'Homme. Un tel homme, et celui-là seul, peut porter le titre de *gentleman* ; lui seul peut gouverner avec équité. Seuls ceux-là devraient gouverner qui, étant capables d'organiser la société, vivent pour les autres et travaillent d'une façon désintéressée. »

Il y aurait encore beaucoup à dire sur Abbotsholme, mais comme cette école contient en germe toutes les réformes, tout ce que nous pourrions dire des autres Ecoles nouvelles pourra s'appliquer rétrospectivement à l'Ecole nouvelle type. Reddie n'a jamais voulu séparer de son ancien collant rival, M. J. H. Badley, Bedales.

ment une des écoles les tent aujourd'hui. Fondée en Heath, dans le Sussex, ou 1899, transportée près de elle compte aujourd'hui près tiers de garçons et un tiers sexes dans un internat, surcense, n'est-ce pas une gages l'ont baptisée la *fir*-pérament, les uns rient, les et calomniateurs en sont sert de jaser lorsqu'on est

BEDALES est certaine plus remarquables qui exis 1893 près de Hayward's verte aux jeunes filles dès Petersfield, Hants, en 1900, de deux cents élèves : deux de filles. Elever les deux tout au moment de l'adolesgeure ? De mauvaises lan *ting-school*. Selon leur temautres calomnient. Rieurs pour leurs frais. Rien ne



M. J.-H. BADLEY, FONDATEUR  
ET DIRECTEUR DE BEDALES.

(1) Mentionné par F. GRUNDER, *Le mouvement des Ecoles nouvelles en Angleterre et en France*, p. 62. (Paris. Larose, 1910).

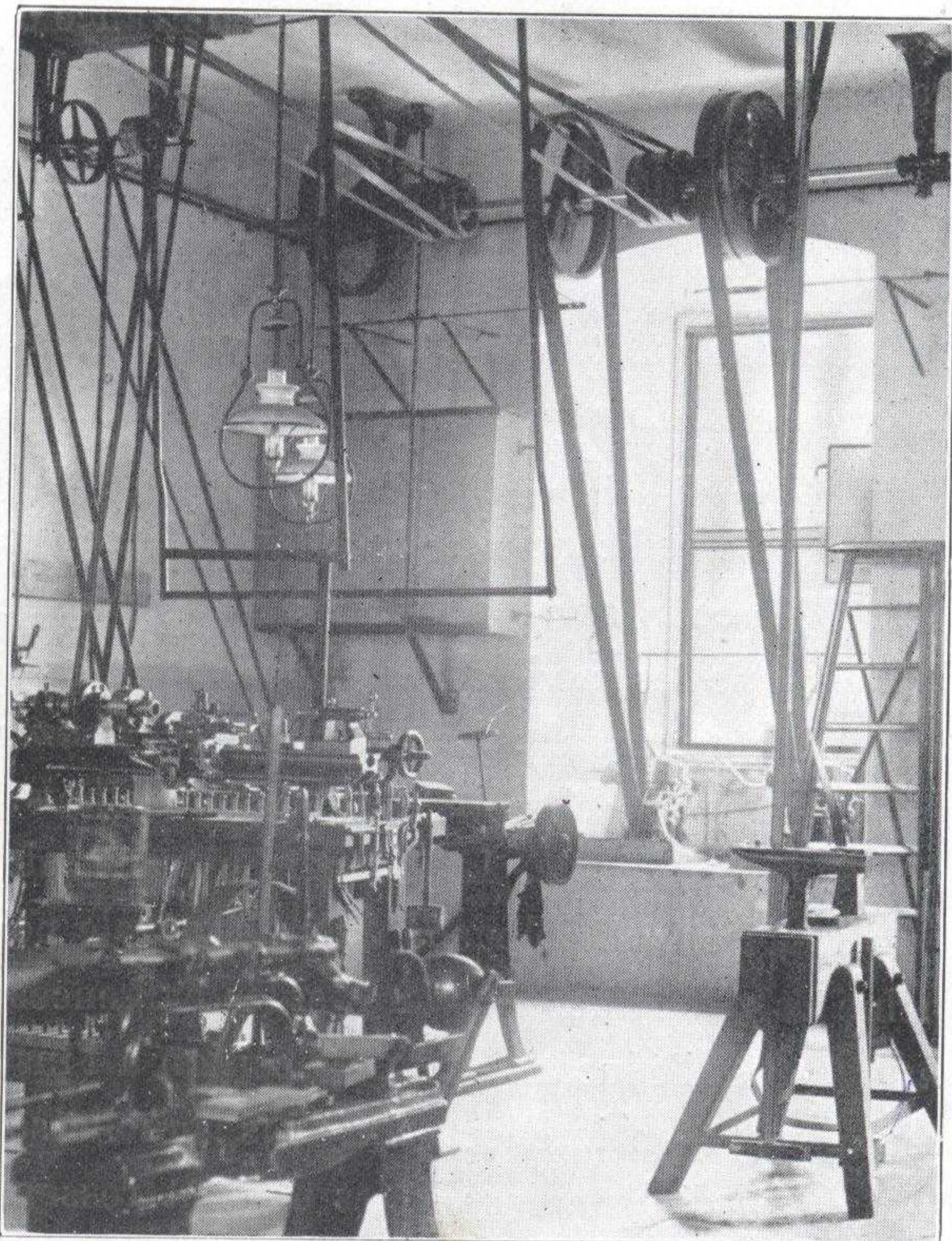


mal informé. Il faut se rendre à l'école, y vivre quelque temps. Alors on constate avec ébahissement qu'il y a ici beaucoup moins de flirt qu'ailleurs. Le peu qui subsiste est normal, il se manifeste au grand jour, inoffensif. La plupart de ces jeunes gens et de ces jeunes filles vivent sur le pied d'une franche camaraderie. L'œil exercé d'un homme du « monde » ne découvrirait pas ici ce petit jeu délié et subtil qui naît du mystère et qui recherche le secret. D'aucuns en seraient presque déçus et, tombant comme de juste dans l'extrême contraire, ils seraient capables de s'écrier, comme une jeune dame de ma connaissance : « Ces malheureux ! Ils ne se marieront jamais : je n'ai vu nulle part pareille indifférence d'un sexe à l'égard de l'autre ! »

— Rassurez-vous, madame, si l'amour appelle le mystère et que la camaraderie le tue, il restera pour chacun de ces jeunes gens et de ces jeunes filles assez de femmes et d'hommes sur le reste du globe, pour que le mystère subsiste quelque part et que le monde ne risque pas de se dépeupler. Et, s'ils se marient, ils y gagneront de connaître le caractère particulier de l'autre sexe, ils échapperont au piège des ménages mal assortis qui sont une des plaies secrètes dont souffre la société contemporaine.

La coéducation a ses avantages et ses inconvénients. L'émulation en est accrue, l'éveil des sens en est ralenti. Par contre, on a reproché, à bon droit, au système coéducatif à l'américaine de trop féminiser les garçons et de viriliser les filles, de créer des êtres qui ne sont pas pleinement de leur sexe. Dans la majorité des cas on a surmené les jeunes filles physiquement et intellectuellement, ce qui conduit à des résultats déplorables. A Bedales, on a évité ces inconvénients. Garçons et filles ont leur vie, adaptée à leur constitution et à leurs besoins et les préparant chacun à la vie qui les attend. Cette séparation partielle n'empêche pas les travaux communs quotidiens. Et vraiment, à suivre de près la vie de cette merveilleuse école où tout respire la franchise, l'ordre, la règle sociale et, par delà, la liberté individuelle, à en juger d'après les résultats obtenus, on ne peut qu'être émerveillé du talent d'organisation et de direction de son fondateur, M. Badley.

Puisse-t-il faire des prosélytes non seulement dans les pays anglo-saxons, mais aussi en France. En France ? — Pourquoi pas ? Madrid, Florence, Bologne, et bien d'autres villes latines ont leurs externats mixtes. A-t-on oublié en France le succès de l'internat coéducatif de Cempuis sous la direction du trop calomnié Robin ? Avec un peu de prudence et quelques mesures de sauvegarde inspirées par la psychologie des enfants, on créerait en pays latin d'admirables écoles sur le modèle de Bedales. Le mot de régénération morale allait couler sous ma plume. Je le retiens. C'est un bien grand mot. Il risquerait de faire sourire. Le rire obstrue le



BIEBERSTEIN. — ATELIER DE MÉCANIQUE.



jugement. Parler de coéducation en France est décidément prématuré. D'ailleurs a-t-on jamais raison contre les préjugés à la mode ?

\*  
\* \*

Le continent fut lent à suivre le mouvement parti d'Angleterre. L'Allemagne fut la première à emboîter le pas, grâce au génie d'un insulaire de Rügen, un fils de paysans, un des représentants les plus remarquables de la pédagogie contemporaine. Hermann Lietz, docteur en philosophie et licencié en théologie d'Iéna, passa l'année de 1897 à Abbotsholme, puis il ouvrit, dès 1898, coup sur coup, de trois en trois ans, une trilogie d'Écoles nouvelles qui furent pour l'Allemagne les modèles du genre.

Leur nom seul : *Land-Erziehungsheime* est un programme. *Land* c'est la campagne, le plein air, la vie libre des champs et des bois. C'est l'éloignement de la ville et de sa pestilence physique et morale. Le système nerveux de l'enfant n'est pas fait pour la ville ; l'y habituer trop tôt, c'est affaiblir son énergie morale pour toute sa vie. Sain et vigoureux, il n'aura pas de peine à s'y habituer plus tard, si les exigences ou les devoirs de l'existence l'y appellent. — *Erziehung*, c'est l'éducation par opposition à l'instruction, c'est la culture intégrale en regard de la seule formation intellectuelle dans laquelle se confine de nos jours l'école publique. — Enfin, le mot *Heim* dit que ces écoles doivent ressembler au foyer familial, qu'entre maîtres et élèves doivent régner ces mêmes rapports de fermeté et de douceur affectueuse qui font la joie d'une famille heureuse. L'école-caserne, où ce petit être tendre et expansif qu'est l'enfant est traité comme un numéro d'ordre, confondu avec mille autres, est une abomination morale, un crime de lèse-humanité.

Les trois *Heime* du Dr Lietz sont créés pour trois âges différents, présentant chacun une unité psychologique. Les enfants de huit à douze ans, les adolescents de douze à seize et les jeunes gens de seize à vingt ans ont des besoins différents, des goûts différents, des facultés différentes. Les réunir dans une même école c'est s'exposer à l'un des deux inconvénients suivants : ne jamais associer l'ensemble des élèves aux mêmes travaux, aux mêmes jeux, aux mêmes lectures à haute voix, ou bien alors s'adresser à des éléments trop disparates pour que les uns ou les autres ne soient pas sacrifiés. Pour contribuer à accentuer le caractère d'intimité, les élèves des trois écoles — il y en a soixante-dix à quatre-vingts environ dans chacune — sont répartis en groupes de dix qui se réunissent autour d'un professeur, leur « père de famille », plus spécialement chargé de les suivre à travers leur vie scolaire.

A ILSBURG — au pied du massif du Harz — se trouvent les plus jeunes élèves. Le centre de la vie scolaire est formé par le jeu et le jardinage : des prés, des vergers, des jardins s'étendent entre les bosquets d'arbres sur les rives verdoyantes de l'Ilse. Durant mon séjour à Ilzburg, trois mois se passèrent sans qu'une seule punition ait été infligée. Les enfants allaient joyeusement de la classe au repas sous les grands arbres, du repas aux travaux des champs où régnaient une animation et une émulation pleines de gaieté, des travaux des champs au bain dans un étang creusé par les élèves et alimenté par un canal dérivé de la rivière. La soirée se passait en jeux dont un des plus goûtés était la comédie : des sujets traités par eux en histoire ou en littérature, les enfants tiraient en commun, avec ou sans aide du maître, des saynètes toujours naïves, souvent fort réussies. On répartissait les rôles, on faisait les costumes, les décors, et, un beau soir, l'école réunie assistait à un spectacle original qu'elle goûtait



## REVUE ILLUSTRÉE



GAIENHOFEN. — ÉTENDAGE DU LINGE.

mieux que toutes les féeries du monde. Et quelle fierté, à la réunion de fin de terme, devant des spectateurs plus âgés venus des deux autres écoles, de rejouer les pièces les plus réussies !

Des trois *Land-Erziehungsheime* du D<sup>r</sup> Lietz, Ilsenburg est le plus attrayant. Les élèves y sont à l'âge heureux où tout est poésie, imagination, candeur. Aucun combat, aucune douleur, dans leurs corps ni dans leurs âmes fraîches et tendres. Lorsqu'ils seront « grands » ils



ODENWALDSCHULE. — PROMENADE EN SKI.



auront une volonté autonome, et qui dit volonté dit obstacles, luttas, blessures, souffrances. L'homme libre se dirige du dedans au dehors. L'enfant, lui, se laisse encore conduire du dehors au dedans. Pourvu qu'on ne brusque pas sa nature, qu'on ne violente pas les instincts profonds qui sont ceux de son âge: besoin d'agir, de créer, de fabriquer des objets utiles, d'être gai, il est facile à conduire, il croit ce qu'on lui dit, il donne sa confiance et tout son cœur candide.

L'âge difficile, si bien dénommé d'ailleurs « l'âge ingrat », vient ensuite. L'adolescent, trop vigoureux et indépendant pour se laisser docilement imposer une règle du dehors, trop inexpérimenté et capricieux pour se l'imposer du dedans, flotte entre les deux extrêmes. C'est l'âge de l'anarchie intérieure où la souffrance apparaît, où la révolte, la paresse, le désordre montent à la surface de l'âme comme la vase d'un marais. C'est bien l'âge ingrat. Mais c'est aussi l'époque où se forme l'être viril et fort, où se coordonnent les facultés désordonnées, où l'énergie morale se forge en même temps que l'ossature et la musculature du corps. Âge infiniment délicat, où la moindre faute de l'éducateur peut laisser des traces pour l'existence entière, où un sourire, un conseil affectueux, une main tendue au bon moment peuvent aiguiller à jamais un caractère vers la santé et le bonheur!

C'est à HAUBINDA en Thuringe que sont réunis les adolescents de douze à seize ans. Vaste domaine agricole entouré de collines boisées, Haubinda se prête bien à la vie énergique qui convient aux élèves de cet âge. Ici, le travail devient plus sérieux qu'à Ilsenburg, plus serré, plus suivi. Les leçons ressemblent moins à des jeux. La menuiserie, la forge, l'agriculture surtout, forment l'occupation principale du petit organisme social. Des artisans travaillent sur le domaine. Autant que possible, l'Etat scolaire applique le *self-supporting-system*: on consomme en légumes, fruits, œufs, lait, volaille, viande, ce qu'a produit la propriété. Le pain qu'on mange vient du blé qu'on a semé et récolté: il a été battu, moulu et préparé à l'école. Et si le cordonnier, le tailleur et le forgeron font venir du dehors leur matière première, du moins travaillent-ils sous les yeux de tous, parfois aidés dans leurs travaux par les uns ou les autres.

Lorsqu'on a fourni un bon travail à la récolte des fruits, aux foins ou à la moisson, lorsqu'on a menuisé toute une après-midi, confectionnant les tables, les bancs, les armoires de l'école — et, avant tout, de la chambre que l'on occupe, — il fait bon se délasser en des jeux virils: foot-ball rugby — joué sans violence, avec art et vigueur, — *rallye-papers*, les jours de pluie, à travers les bois immenses. En hiver, on inonde la prairie de foot-ball et, durant des semaines, on patine au grand soleil froid du Nord. Le ski et la luge sont aussi en honneur. Enfin, jeunes Robinsons constructeurs de huttes, on en voit édifier des palais aériens au sommet des chênes les plus hauts, palais ultra-modernes, s'il vous plaît, munis souvent d'un fourneau pour la cuisine, de lumière électrique, voire de téléphone en miniature.

A seize ans, l'éducation à la possession de soi-même doit être terminée. C'est le moment de quitter Haubinda. BIEBERSTEIN, ancien château des princes-évêques de Fulda, domine tout le pays à plus de cent kilomètres, du haut de sa colline boisée de hêtres. Derrière soi, c'est le massif montagneux de la Rhön, avec la Milseburg. Flanké de bastions puissants, le château de Bieberstein a les couloirs ombreux et sonores d'un couvent. Et c'est bien une sorte de couvent laïque que cette école, un séminaire où le jeune homme se forge une conception de la vie dans le silence et le travail ardu. Ni les travaux manuels ni les jeux virils ne sont abandonnés. Ils passent simplement au second plan. Le premier est occupé par les études. Il y a deux sections, celle des sciences humaines — histoire, économie politique, langues — et celle des sciences naturelles. Cette dernière possède des laboratoires de zoologie comparée, de chimie, de physique surtout, à



rendre jalouse plus d'une Université. Cependant, le matériel d'expérience a été construit en grande partie par les élèves eux-mêmes.

A Bieberstein, l'élève c'est l'éphèbe antique dans toute sa gloire. Les jeunes hommes d'Athènes qui, de la gymnastique, passaient à la philosophie, ne recevaient pas une éducation différente de celle-ci. A Bieberstein, on gagne des matches de foot-ball contre les équipes de Francfort, de Cassel ou de Heidelberg.

A Bieberstein, on affronte l'examen de l'*Abitur*, le baccalauréat allemand, et si les examinateurs officiels, parfois peu sympathiques aux Ecoles nouvelles, n'inventent pas quelque piège chinois, on est reçu haut la main. Mais ici on gagne plus encore que des prix de foot-ball ou des diplômes. On y gagne un cœur ferme et droit, un esprit clairvoyant et un mépris souverain pour les préjugés, les conventions, les petites gens de notre « civilisation ». Aux yeux des gens « bien », certains anciens élèves du Dr Lietz auraient même été un peu loin dans cette direction ! Voilà ce qu'a su faire un seul homme, un homme doué, il est vrai, d'une force herculéenne, d'une énergie insurpassable. Je ne raconterai pas ici les luttes qu'il a eu à soutenir. Si elles grandissent l'homme, elles ne

changent rien à l'œuvre et c'est de l'œuvre que j'ai à parler. On ne peut cependant se défendre, vis-à-vis d'un homme de cette envergure, d'un sentiment d'admiration mêlé de crainte, comme devant une force de la nature. Une force de la nature, c'est bien là ce qu'ont senti plus ou moins obscurément les visiteurs nombreux qui, après une visite dans les *Land-Erziehungsheim*, s'en sont retournés muets, enthousiastes, saisis par ce qu'ils avaient vu.



SOLLING. — JARDINAGE.



SOLLING. — CONSTRUCTION D'UN PAVILLON.





SOLLING. — TRAVAIL PRATIQUE AU LABORATOIRE.

Il existe, en Allemagne, une quinzaine de *Land-Erziehungsheime* à l'imitation de ceux du Dr Lietz. Les uns furent créés par des amis, d'autres par des adversaires, d'autres enfin par des imitateurs peu scrupuleux, commerçants désireux d'exploiter un nom devenu célèbre en dix ans. En éducation nouvelle, plus encore que dans le commerce des denrées alimentaires, il faut s'écrier : Parents, ouvrez les yeux, méfiez-vous des contrefaçons !

La place nous manque pour parler comme il le faudrait de ces différentes écoles dont plusieurs ont réalisé, sur tels ou tels points de détail, des progrès sur le modèle lietzien. A WICKERSDORF, près de Salfeld, on a fait des essais hardis de *self-government* scolaire. A l'ODENWALDSCHULE (Oberhambach bei Heppenheim), M. Geheeb, un ami d'Ellen Key et un ardent propagateur des idées libérales énoncées par l'auteur du *Siècle de l'Enfant*, dirige une école modèle dont nous suivons les progrès avec attention.

Installé à proximité d'une ville, M. Geheeb conduit fréquemment ses élèves à des concerts, à des représentations théâtrales ou cinématographiques à leur portée. Il étudie avec eux les musées d'art et de sciences. Il les mène voir des fabriques et des usines. Les principaux métiers n'ont plus de secrets pour eux. Les conditions du commerce, les services publics, les œuvres de charité leur sont autant de leçons vivantes et infiniment captivantes dont ils rapportent des notes et des documents les plus divers : renseignements, croquis, articles de journaux, échantillons, photographies qui illustreront leurs récits. Et quand vient l'hiver, après avoir bien travaillé, on s'envole par les montagnes, en ski. Ainsi sont formés du même coup, chez l'enfant, le futur homme professionnel, le père de famille, l'hygiéniste, l'économiste familial, le citoyen et, plus haut encore, l'homme tout court, l'homme au sens le plus noble du terme.

WICKERSDORF et l'ODENWALDSCHULE pratiquent la coéducation. Il est d'autres écoles que nous ne citons pas ici, non qu'elles soient moins intéressantes, mais parce qu'il faut nous limiter. Citons cependant encore le *Land-Schulheim* am SOLLING, près de Holzminden, Harz, dirigé avec beaucoup de tact et de clairvoyance par un ancien collaborateur du Dr Lietz, M. Kramer. La liberté, la confiance, l'affection, l'influence religieuse discrète, la parole chaude et vivifiante du maître, tels sont les principes qui sont à la base de l'éducation de ce pédagogue distingué. Ici comme ailleurs, les travaux manuels sont pratiqués avec méthode et succès. Car on sait que la concentration de la volonté en vue de réaliser, par le travail des mains, une conception de l'esprit, est un des agents les plus efficaces non seulement de la culture physique — force, habileté, souplesse, précision des mouvements — mais plus encore, par contre-coup, de



la culture psychique — éducation de la décision, de la volonté, de la persévérance, sens du pouvoir de l'homme et des limites de ce pouvoir. Le travail manuel utilitaire ou scientifique fait plus pour le développement moral de l'enfant que tous les discours du monde. On s'en doutait depuis longtemps. La psycho-physiologie l'a établi, noir sur blanc. Les conclusions pratiques à tirer de cette constatation sont de plus en plus universellement admises.

Parmi les écoles à la fondation desquelles a contribué le Dr Lietz, il faut citer en première ligne, celle que feu Mme de Petersen créa à l'intention des jeunes filles. GAIENHOFEN est au bord du lac de Constance, en vue de la Suisse. Les élèves y sont préparées au double rôle qui peut les attendre dans la vie : le travail professionnel et le devoir maternel. Dans le but de familiariser les jeunes filles avec les soins à donner aux petits enfants, la directrice a eu l'idée originale d'adopter une fillette en bas âge. Voilà, n'est-il pas vrai, une « leçon de chose » qui mérite son nom ? — Oh ! que le terme est pourtant impropre ici ! Pourquoi suis-je condamné à appeler « chose » une charmante petite créature humaine, fraîche et vivante comme une fleur ?

(A suivre.)

AD. FERRIÈRE.

